

Lo comi-voyageu, lo portier et lo relogeu

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 36

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les couronnes et les guirlandes suspendues à perte de vue aux croix et aux grillages ruisselaient comme si elles étaient neuves et les milliers de perles blanches et noires dont elles étaient formées étincelaient de leur éclat propre, augmenté du rayonnement d'une multitude de gouttes de rosée. Toutes les fleurs aux nuances infinies relevaient de toutes parts leurs corolles et leurs tiges ramimées.

Les vastes rangées d'arbres qui couronnent les hauteurs du cimetière étalaient, comme une bordure à l'océan des tombes, le vert éblouissant de leurs masses profondes et montueuses.

Mille oiseaux chantaient dans les bosquets en nettoyant avec leur bec les plumes de leurs ailes légèrement humectées. Sans s'en apercevoir, nos deux inconsolables, attirés sans doute par l'éclat étrange de cette nature qui déversait à profusion les ondes de la vie dans ce vaste bassin de la mort, prirent pour s'en aller le chemin opposé à la sortie.

Ils montèrent, tout en continuant à causer de leur peine, vers les allées supérieures du cimetière.

Mme de Villeroze s'arrêtait à chaque tombe remarquable.

— Vous n'avez sans doute jamais visité le Père Lachaise ? lui demanda son compagnon.

— Jamais je n'y avais mis les pieds avant le terrible événement et depuis, quoique y venant tous les jours, je n'avais guère pensé à le parcourir.

— Prenez mon bras, je vous montrerai les plus beaux monuments. A la fin de la journée, cet imposant et lugubre domaine des générations éteintes n'avait plus à leurs yeux de caractère funèbre. Ils ne pouvaient se décider à quitter ce séjour enchanteur.

L'heure de la fermeture les surprit devant le tombeau d'Héloïse et d'Abélard. Le jeune veuf tenait dans sa main droite l'une des mains de la jeune veuve. Il avait, évidemment par inadvertance, passé son bras gauche autour de sa taille. Leurs têtes étaient penchées l'une vers l'autre et leurs cheveux s'effleuraient à leur insu.

— Si vous voulez me permettre, chère madame, dit Georges, d'aller quelquefois vous rendre mes hommages, j'ai le secret espoir que la vie pourra devenir un jour moins malheureuse pour moi.

— Je me demande, répondit Mme de Villeroze en dégageant sa taille, si ma complaisance ne sera pas un outrage à la mémoire de celui que j'ai perdu. Cependant, venez : si le remords crie trop haut dans mon âme, je l'apaiserais en vous priant de ne plus revenir.

Deux mois après, M. Duménil et Mme de Villeroze étaient agenouillés chacun devant leur tombe. Le premier murmurait à voix basse :

— Le veux-tu, Lucie, dis, me le permets-tu ? Il n'y a qu'elle qui puisse me consoler du chagrin de ne plus t'avoir.

D'ailleurs elle te ressemble par la grâce, et toutes les aimables qualités que tu possédais à un si haut degré ! Réponds-moi, ô ma Lucie ; si je la prends pour te remplacer, me le pardonneras-tu ?

La seconde s'exprimait en ces termes :

— Henri, faut-il y consentir ? M'en voudras-tu si je réponds « oui » ? Du reste, il y a en lui quelque chose de toi. Il a ta tendresse ferme et délicate, ce même air d'élégance et

de distinction que j'aimais en ta personne. Si je l'avais connu avant toi, je ne t'aurais jamais appartenu, et je n'en serais pas réduite à te pleurer aujourd'hui. M'en voudras-tu, dis, Henri, si cela se fait ?

— Eh bien demanda Georges quand ils se furent levés tous les deux.

— Oh ! répondit Mme de Villeroze, d'un ton où le regret perçait visiblement, je ne le pourrai jamais.

— Chère Emilie, dit Georges, la voix de celle que j'ai aimée a fait taire tous mes scrupules et peut-être fera taire aussi les vôtres. Voici ce qu'elle m'a répondu : « Obéis sans remords aux nécessités de la terre où tu restes, et puisque tu trouves, auprès d'une autre, qui aurait pu être ma sœur, les consolations et le soutien dont ton pauvre cœur a besoin, prends-la sans hésiter, et puisses-tu être heureux avec elle plus longtemps que tu ne l'as été avec moi. Sais-tu d'ailleurs si dans les espaces éternels je n'ai pas choisi moi-même un autre esprit pour te remplacer puisque tu n'es plus à moi, et si celui que j'ai choisi n'est pas celui-là même que pleure ta nouvelle fiancée ? »

A ce discours, Mme de Villeroze laissa échapper un dernier flot de larmes, abandonna ses deux mains à son heureux consolateur qui y déposa un long et affectueux baiser.

Les nouveaux conjoints appartenaient au monde parisien le plus élégant ; la nouvelle de leur mariage y fut accueillie, comme certaines situations à l'Opéra-Comique, par une salve nourrie d'applaudissements s'échappant d'une nuée de malicieux sourires.

CH.-MARIE LAURENT.

(Extrait des reproductions du Bon Journal.)

Lo comi-voyageu, lo portier et lo relogeu.

On comi-voyageu, que lodzivè dein on hôtet, avai onna deint contré cé qu'on lai dit lo portier, que l'est cé que porté lè bagadzo, que cirè lè solà, que fà lè coumechons et que cotè la porta. Qu'est-te que cé gaillà avai fè à comi-voyageu ? Diabe lo mot y'ein sé, mà tantia que lo monsu boutequi avai einvià d'eimbetà l'autro et dè ne min lai bailli dè trindietta.

Lai avai dein lo mémo eindrai on relogeu que tegnai boutequa, qu'étai tant bordon et pottu que remaofavè sè pratiquès quand l'étai mau veri ; c'étai on gaillà que s'ingrindzivè po rein et que n'étai pas coumoûdo.

Lo comi-voyageu, que savai cein, sè peinsà : « Vouâiquie me n'affèrè ! » Adon lo matin dâo derrai dzo que l'étai perquie, ye fà à ne n'a serveinta dè pè l'hôtet d'avai la bontà d'allà demandâ ao relogeu se l'avai dâi montrès po lè damès, que l'avai einvià d'ein atsetâ iena.

La serveinta lai va et dit ao relogeu : « Y'a on monsu que m'einvouyè vo demandâ se vo z'ai dâi montrès po lè damès, que voudrai ein atsetâ iena. »

Lo relogeu, tot conteint, repond què oï, que n'avai qu'à veni po choisi, vu que y'ein avai dâi totès galèzès.

La serveinta fà la coumechon. Lo comi-voyageu la remachè bin adrai, et on moment après ye va vai on outra serveinta po lai demandâ d'allà fèrè la méma coumechon.

La serveinta que ne savai pas que sa camerâda lai étai dza z'u, va et demandè ao relogeu : « Y'a on monsu que m'einvouyè vo demandâ se vo z'ai dâi montrès po lè damès, que voudrai ein atsetâ iena. »

Lo relogeu repond què oï, mà ein bordeneint, vu que n'avai pas dix menutès qu'on lai avai dza demandâ lo mémo affèrè.

On pou après, lo comi-voyageu einvouyè onco on someiller demandâ la méma tsouza. Stu coup, lo relogeu s'ingrindzè quand l'out que l'autro lai fà : « Y'a on monsu que m'einvouyè vo demandâ se vo z'ai dâi montrès po lè damès, que voudrai ein atsetâ iena. »

— Ah ça ! se dit, volliâi-vo m'eimbetà tot lo dzo, kâ c'étai lo troisiémo iadzo que l'avai dû quittâ se n'ovradzo po allà âovri la porta que tegnai cotâie. S'on a lo malheu dè chai reveni onco on iadzo po rein, m'escarfaillâi se ne ronto pas on bré ao premi chenapan que raborde.

Lo someiller, tot époâiri d'avai éta reçu dinsè, sè peinsavè que lo relogeu étai fou, et va racontâ l'affèrè au comi-voyageu, que rizai coumeint on bossu et que tracè vai lo portier po allà fèrè la méma coumechon ao relogeu.

Lo portier, que ne savai pas qu'on lai étai dza z'u trâi iadzo, va teri la senaille. Lo relogeu vint âovri ; mà quand l'out lo portier lai dèrè : « Y'a on monsu que m'einvouyè vo demandâ.... » la colère lai montè à la tète, kâ sè peinsavè que l'étiot ti d'accœo, l'eimpognè pè lo collet et lo fot frou ein l'einsurteint. Lo portier a volliu repondrè et sè rebiffâ ; mà lo relogeu, qu'étai foo que n'or, lai a bailli onna racliâie dâo diablo. Lo portier, furieux, a volliu allâ sè pleindrè ao comi-voyageu ; mà lo gaillà étai lavi ; l'étai parti tandi que lo portier fasâi la coumechon et lo pourro portier a z'u po bouana-man et po remachémeint. la racliâie dâo relogeu.

Aigle le 28 août 1894.

Monsieur le rédacteur,

L'article sur les loups, très intéressant du reste, publié dans le *Conteur* du 25 août, contient une légère erreur que je me permets de relever.

Vous croyez que les contrées du Jura et du Jorat étaient tout particulièrement visitées par les loups et que nos contrées alpestres leur étaient presque inconnues ? Détrompez-vous, M. le rédacteur, ces carnassiers ont à toutes les époques, jusqu'au milieu du siècle dernier, choisi tout particulièrement nos contrées pour théâtre de leurs exploits.